

# LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

SI...

Ah ! si j'avais des cheveux blonds,  
Embroussaillés, drus et très longs,  
Comme il en pousse aux grands artistes ;  
Si j'avais des grands yeux rêveurs,  
Où passent de vagues lueurs,  
Parfois vives, plus souvent tristes !

Si j'avais des habits très vieux,  
Que le plus cruel envieux  
Verrait passer, sans jalousie ;  
Si j'aimais, sous les bois épais,  
En quête de calme et de paix,  
A promener ma fantaisie !

Si je sentais le divin feu  
M'emporter vers le pays bleu,  
Qu'on nomme le pays du rêve ;  
Si mon coeur, immatériel,  
Ne se repaissait que de ciel,  
Y puisant l'idéale sève !

Si j'avais une lyre d'or,  
Tantôt vibrant comme un cor,  
Tantôt douce comme un murmure ;  
Si mon âme, éprise du beau,  
Aimait le rythme du ruisseau  
Et la chanson de la ramure !

Si j'étais... ce que je ne suis,  
Je dissiperais mes ennuis  
En étant quelquefois poète ;  
Mais je désire en vain, hélas !  
Être ce que je ne suis pas :  
Et la Muse reste muette !

PAUL HYSSONS.

Juin, 1903.

## PAYSAGE CONNU

On sait — ou l'on ne sait pas — que la montagne de Montréal, "notre montagne", a été calomniée, pendant un certain temps : on la prétendait inaccessible aux voitures. Il fallut la "furie anglaise" d'un brave capitaine d'artillerie, qui alla dresser une batterie au sommet, pour qu'on ouvrit les yeux à la vérité.

Tant qu'elle restera inaccessible aux tramways, tout sera bien.

L'arrivée des voitures ne chassa pas les piétons.

Au contraire, ces derniers bénéficièrent des routes carrossables, — créées de toute pièce, à certains endroits, peut-on dire : longues trainées de sable rapporté, adossées au roc nu et soutenues, de l'autre côté, par des amoncellements de roches inousses.

Chaque beau jour, il y a affluence à notre parc agreste, qui est pour les Montréalais ce qu'est pour les Québécois la terrasse Dufferin : de son observatoire, on découvre aussi le fleuve et nos campagnes.

Je regrette seulement que, sur le point le plus élevé, ne se dresse pas une croix, — la croix que Paul Chomedey de Maisonneuve y érigea au printemps de 1641, au-dessus des têtes inclinées des sauvages indiens, cette croix qui protégea si tangiblement Ville-Marie.

Quel antiquaire la retrouvera et la restaurera ?  
Où est-elle tombée ?

Aucun miracle ne nous la fera donc découvrir, comme fut découverte la première et la plus sainte des croix.

Toutes celles du cimetière y suppléent, c'est vrai.

Je me suis rendu dernièrement à la montagne. Elle est toujours jeune et belle.

La route escarpée est toujours ombragée de beaux arbres, accrochés aux schistes irréguliers.

On y va faire de pieux pèlerinages ; on y rencontre des couples roucouleurs et tendres. Et,

sur la vaste cité des morts, au-dessus des monuments du souvenir que la perspective et les feuillages entrelacés font sans limite appréciable, passe le souffle du renouveau, flotte le parfum des pommiers en fleurs.

ALFRED.

## CONTE VRAI

Un précoce amateur de la dive bouteille,  
En attendant chanoine enfant de chœur malin,  
Reniflant, d'un nez creux, un doux fumet de treille,

En un réquit où vieillissait du vin  
S'introduisit un jour, de bon matin,

Je ne sais par quel sortilège.

C'était en un maudit collège

Où depuis un semestre entier,

Sevré de sa liqueur chérie,

Séchant debout notre pauvre écolier

En proie à l'atroce pépie.

Par hasard donc ayant le secret éventé

D'un caveau noir, près de la sacristie,

Qui récélait en son obscurité

Certain Chablis d'un crû très réputé,

Et fort idoine à servir pour la messe,

Il se promit d'y puiser largement

Et surtout très secrètement,

Quitte à s'accuser à confesse

De ce petit détournement.

Déjà vingt fois il avait fait bombance

Et de maints brocs avait vidé la panse,

Quand un jour, par hasard, l'économe alla voir

Sa cave au vin. Or bien on pense

Avec quel affreux désespoir

Il vit ses bouteilles cassées,

Lamentablement renversées,

A droite, à gauche dispersées.

Le ciel sait les douleurs que son âme endura,

Les larmes que son oeil, son unique oeil, pleura.

L'excès de sa douleur, aussi, lui suggéra,

Pour découvrir l'auteur de ce méfait pendable,

Une ruse d'Apache, un truc abominable :

Un poison, par ses soins, au nectar fut mêlé

Qui ferait, par sa force, aussitôt qu'avalé,

A des signes flagrants, connaître le coupable.

De quoi, lorsqu'il s'agit de préserver son vin,

Un économe n'est-il point capable ?

Il réussit de reste ; et, dès le lendemain,

Notre amateur s'en va, le coeur plein d'espé-

[rances,

(Comme tout écolier la veille des vacances)

Pour clore dignement ripailles et bombances,

S'abreuver à gogo du liquide divin.

Dans la bouteille frelatée,

A dessin mise à sa portée,

Il boit, le malheureux ! le poison à longs traits.

Bientôt il en ressent les funestes effets

Et veut, mais c'est en vain, céler sa maladie,

Digne fruit de si grands forfaits.

Il dut tout avouer, rendu fut à la vie,

Et, tout confus,

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

URBAIN RUSTIQUE.

## LE BAISER DE PAIX

Les fêtes du jour de l'an ramenaient le pauvre collégien au foyer paternel. Depuis deux heures, c'était un éblouissement pour lui que de voir toutes les choses nouvelles, éparses çà et là, dans les appartements, sur les murs ; des portraits, des tapisseries "aux serpents d'or", des meubles surmontés de grands pots remplis de fleurs artificielles, représentant quelques plantes exotiques, un vase d'argent pour le jeu de cartes, etc., etc... —Mère, c'est joli, cela !... oh ! comme c'est fin !... Vous avez dû payer ça bien cher !... Que notre maison est donc changée depuis le mois de septembre !...

Il n'en revenait pas, le pauvre sauvage d'écolier, lorsque, soudain, sa soeurette, qui était partie dès la matinée pour le couvent, et qu'il n'avait pas encore vue, s'annonça au dehors par un rire perlé. Puis il entendit, aussi, d'autres rires, des rires qui sonnaient bien clair, se fuselant comme des cris de rossignol. Il se retourne : au même instant, une fillette lui saute au cou et lui plaque sur les lèvres deux retentissants baisers. Comme il lève la tête, sous le poids d'une douce émotion, le frerot voit s'encadrer dans l'embrasement d'une porte sa gentille "payse", douce, rieuse, les cheveux sur les épaules. Il pense : "M'aime-t-elle toujours ? Que vais-je faire ? Dois-je l'embrasser ? Mais maman !... Est-ce convenable", et mille autres choses le font hésiter, tout confus... —Et à moi, Charles ! tu ne donnes pas de baiser ?...

Alors, comme si ces mots, sortis de la bouche si rose, si rieuse de sa petite amie lui tournaient la tête, il paraît chanceler : "Alice !" Sur la joue un peu rouge de la jeune fille il dépose un baiser.

LOUIS MANON.

Sainte-Thérèse de Blainville, juin 1903.

## LE GRAND BAGNE

Il est un baigne immense où tous les condamnés,  
Rivés à des douleurs de diverse nature,  
Mourront dans le malheur, par le sort enchaînés,  
Malgré tous les efforts de l'humaine nature.

Des hommes, des vieillards, des enfants et des  
[femmes

Cheminent moribonds dans ce terrestre enfer,  
Torturés dans leurs corps, torturés dans leurs  
Retenus par la vie—affreux boulet de fer. [âmes,

Dans un sombre atelier la cruelle torture  
Sur l'étau du supplice invente constamment  
De nouveaux instruments, qu'au fur et à mesure  
D'innombrables bourreaux appliquent brusque-  
[ment

Sur le corps des forçats ; tandis que la tristesse  
Enfantant le dégoût, les sombres désespoirs,  
L'amertume de tout, l'angoisse, la détresse,  
Y trône en souveraine, exerçant ses pouvoirs  
Sous les yeux de la mort, qui, dans ses mains  
[affreuses,

Sur l'immense chiourme étend, sans se lasser,  
Ses filets inhumains, ses trappes ténébreuses,  
N'épargnant que le temps qu'elle laisse passer !

Les plaisirs et les jeux, dans une course folle,  
Ecartant les bourreaux, tendent aux malheureux  
Leur coupe enchanteresse, insipide et frivole,  
Pour un petit moment, semblant éloigner d'eux  
Les douleurs, les chagrins qui reviennent bien vite.  
Plus nombreux, plus aigus, suivis par le remords  
Ajoutant ses tourments aux souffrances du corps,

Ce baigne de douleurs, de misères notables,  
Ce baigne sur lequel la justice, ici-bas,  
Ses bagnes modèle pour punir les coupables,  
C'est l'Eden que le Maître, un triste jour, hélas !  
Changea pour vous, pour moi, déçus, inconsola-  
[bles,

En un baigne où l'on vit souffrant jusqu'au trépas !

Néanmoins, en ce lieu de cruelle détresse,  
Il existe un chemin très abrupt, non tortu,  
Conduisant au bonheur, au calme, à l'allégresse :  
C'est le chemin tracé par l'austère vertu.

Mais parmi les forçats qui peinent sur la terre  
En trouve-t-on beaucoup qui suivent ce chemin ?  
On a beau les chercher, hélas ! on n'en voit guère,  
Car on peut les compter sur les doigts de la main !

AUGUSTE CHARBONNIER.